

achevait sa pensée : « Je jure que cette multitude de palais seront tous déserts et démolis. »

## IX

## CELLE QUI N'EST PAS AIMÉE

Cependant les quelques voisins accourus en toute hâte s'étaient réunis dans le grand salon du château. On tenait conseil pendant que les bohémiens et les gens du château veillaient à la première défense.

La nuit était venue, nuit d'horreur et d'angoisse : on sentait la mort passer dans l'air. Clotilde et Madeleine, silencieuses et debout à la cheminée, semblaient attendre que la dernière heure sonnât pour elles. Godefroy se promenait à grands pas, tantôt donnant son avis, tantôt s'arrêtant, sans dire un mot, devant les deux jeunes filles. Clotilde, dont le cœur battait devant le danger, ou peut-être devant Godefroy, se détacha lentement de la cheminée et s'en fut respirer à la fenêtre voisine. Le grand rideau de damas vert était relevé vers le milieu par une torsade à franges d'or. Les clartés obscurcies des candélabres se jouaient sur le damas, mais n'atteignaient point Clotilde. Godefroy, qui l'avait vue se glisser sous le rideau, alla vers elle avec un violent battement de cœur ; et tout à coup, emporté par sa passion, il passa vivement dans l'embrasure. Clotilde tressaillit

et se jeta contre la boiserie. Alors son cœur dut battre contre le cœur de Godefroy. Le timide amoureux se pencha sur la balustrade et regarda dans l'ombre les charmilles du parc ; mais, à un mouvement de mademoiselle de Rouvray, il lui saisit le bras comme s'il eût craint de la perdre. Par une légère résistance, Clotilde détacha son bras ; mais sa main ne put échapper à celle de Godefroy.

— Oh ! je puis mourir ! murmura-t-il en levant sur elle un regard plein d'amour.

Clotilde, très émue, pencha la tête sous ce regard comme sous un rayon de soleil.

— Mourir ! dit-elle d'une voix éteinte.

— Les dieux ont soif ! Entendez-vous les clameurs des brigands ? J'ai peur de ne plus revoir le soleil, Clotilde, j'ai des pressentiments sinistres ; ce soir je ne pouvais me détacher du tombeau de ma mère. Au moins ma mort sera glorieuse, car je veux mourir en vous défendant.

— Nous mourrons tous cette nuit, dit Clotilde.

— Non, vous ne mourrez pas : les septembriseurs eux-mêmes auraient pitié de vous.

Les cris des insurgés arrivaient au cœur des amants comme de sinistres présages.

— Voilà notre dernière heure ! murmura Clotilde.

Elle s'était approchée de Godefroy comme pour s'abriter du massacre ; par un même mouvement,

Godefroy s'était approché d'elle comme pour la préserver, — et leurs lèvres se touchèrent. — L'amour fut-il pour quelque chose là-dedans? — Ce fut le seul baiser qu'ils cueillirent ensemble : « *Bacio a tanto fede!* » selon la parole du poète.

— Si je meurs, dit Godefroy d'une voix étouffée, gardez ce scapulaire, que j'ai sur le cœur depuis vingt ans bientôt.

Il détacha de son cou un ruban noir où était suspendue une petite croix d'argent.

— Voilà ce scapulaire, reprit-il en le déposant dans les mains de Clotilde : c'est un crucifix rapporté de Saint-Jacques de Compostelle par l'aïeul de ma mère.

Clotilde passa le ruban à son cou et cacha la croix dans son corsage.

— Oh! gardez-la toujours et soyez bénie! s'écria Godefroy éperdu de joie. Pourtant, reprit-il d'une voix attristée, si un jour votre cœur se laissait aller à d'autres séductions, de grâce, ne profanez pas ce premier gage d'amour; je vous en supplie, Clotilde, la veille de vos fiançailles, le jour où vous perdrez mon souvenir, de grâce, courez au tombeau de ma mère et déposez-y ce scapulaire.

Mademoiselle de Rouvray croisa ses mains sur le crucifix.

Tout à coup la grande salle fut en rumeur au signal d'une sentinelle :

— Aux armes! aux armes! s'écria M. de Rouvray.

Godefroy, déjà armé de deux pistolets, saisit un sabre et s'élança vers la porte. Sur le seuil, il se retourna pour jeter un regard rapide à Clotilde, qui ne sentit pas ce regard.

Il disparut au même instant, sans avoir pensé à Madeleine.

— O mon Dieu! murmura-t-elle en laissant retomber sa tête sur le marbre de la cheminée; ô mon Dieu! rien pour moi! seule! seule! seule!

Il lui sembla qu'un linceul glacé l'enveloppait; les songes désertèrent son cœur, la nuit couvrit son âme; elle tomba dans une douleur infinie.

Les défenseurs improvisés se jetèrent à la suite de Godefroy; les moins ardents s'attardèrent un peu; un officieux voulut donner des secours à mademoiselle de Rouvray.

— Si vous voulez me secourir, dit-elle, suivez nos amis.

Clotilde et Madeleine demeurèrent seules dans le grand salon.

Un sanglot vint déchirer le cœur de Madeleine.

— Ma cousine, prions Dieu; nous mourrons avec courage.

— Vous pouvez mourir avec courage, dit tristement Madeleine, car vous êtes aimée, vous; vous continuerez votre rêve là-haut; mais moi...

— Mon rêve là-haut? hélas! vous ne l'avez donc pas vu?... je suis aimée, mais je ne l'aime pas.

— Vous n'aimez pas Godefroy?

Une impression de joie douloureuse s'était répandue sur la figure de Madeleine.

— Non, dit lentement Clotilde, je n'aime pas Godefroy... et vous, ma cousine?

— Moi... qu'importe, puisqu'il vous aime! murmura Madeleine.

## X

## JEAN-SANS-PEUR

Sibbécaï se précipita dans le salon où les deux jeunes filles étaient restées seules.

— C'est fini! dit-il en montrant ses mains ensanglantées... Mais je veux vous défendre jusqu'à la mort... les valets nous ont trahis, les chiens enragés sont maîtres du château. Il faut partir, car ils vont vous déchirer en lambeaux dans leur fureur.

— Partir! s'écria Clotilde en s'élançant dans les bras de sa cousine; partir! jamais! et mon père?

— Et Godefroy? demanda avec anxiété mademoiselle de Cormeilles.

— Que voulez-vous que fasse un homme contre cent lions?

Des cris de joie et de douleur se répandaient dans

la cour du château, sous les fenêtres du salon. La porte entr'ouverte fut poussée avec fracas.

— Où est la fille du ci-devant baron, que je lui montre le sang de son père?

C'était Jean-sans-Peur qui parlait ainsi sur le seuil de la porte, les yeux féroces, les bras rouges de sang, tout enivré de ses meurtres.

— Mon père! murmura Clotilde en tombant évanouie aux pieds de mademoiselle de Cormeilles, qui n'avait pas eu le temps de la soutenir.

Sibbécaï saisit vivement Clotilde, la porta sur un fauteuil, s'agenouilla devant elle pour lui demander pardon de l'avoir touchée; puis il s'élança comme un tigre vers Jean-sans-Peur, il le prit corps à corps.

— Tu n'es donc pas encore des nôtres? dit avec terreur le fils du maître d'école.

— Des vôtres! s'écria Sibbécaï en rugissant.

Il avait porté Jean-sans-Peur devant la fenêtre.

— Ce n'est pas la peine de l'ouvrir. Disant ces mots, il brisa les vitres avec la tête de Jean-sans-Peur et le précipita sur le pavé de la cour.

Il se hâta de retourner à Clotilde, qui venait de rouvrir les yeux.

— Mon père! mon père! dit-elle encore.

Sibbécaï lui prit respectueusement les mains.

— Il faut partir! votre père est mort; ils vous tueront comme des lâches quand ils m'auront tué moi-même.

Clotilde sembla sortir d'un horrible songe.

— Ils me tueront !

Une douleur nerveuse la saisit.

— Je veux les tuer ! s'écria-t-elle toute hors d'elle-même.

A ce moment, Jean-sans-Peur, qui avait appelé au secours, rentra dans le salon, porté par deux des siens. Mademoiselle de Rouvray saisit un chandelier et se précipita sur lui plus vite que le bohémien.

— Tu as tué mon père ! s'écria-t-elle en assénant au fils du maître d'école un violent coup sur le front.

Elle retomba évanouie en s'écriant :

— Je veux mourir ! Je veux mourir !

Sibbécaï avait déjà ressaisi Jean-sans-Peur, malgré ses deux compagnons, pour le jeter une seconde fois par la fenêtre ; mais les assiégeants, qui se ruèrent alors dans le salon, le saisirent lui-même et l'empêchèrent de se venger.

— Je vais mourir, dit Jean-sans-Peur d'une voix solennelle ; mes amis, mes frères, suivez mes dernières volontés.

Il se fit presque silence autour de lui.

— La ci-devant de Rouvray, ici présente, sera envoyée par vous au tribunal révolutionnaire, comme coupable d'avoir attenté à mes jours. Si vous n'avez pas encore cassé la gueule au séminariste Godefroy, vous le garrotterez avec elle dans les mêmes cordes,

pour les envoyer ensemble à la guillotine. Il faut des exemples. Puisqu'on dit qu'ils doivent s'épouser, ce sera un mariage comme un autre. Vous voyez que je suis brave jusqu'au bout, puisque j'ai toujours le mot pour rire... J'étouffe... Ouvrez la fenêtre... Retournez-moi de l'autre côté.

Sibbécaï tentait de se délivrer par des efforts surhumains.

— Donnez-moi donc du vin... il y en a ici... murmura le fils du maître d'école.

Godefroy, couvert de sang et de poussière, entra dans le salon. Un des paysans, indigné de voir la mort douloureuse de son chef, se jeta à la rencontre de Godefroy.

— Ah ! chien ! nous allons venger Jean-sans-Peur. Godefroy, laissé pour mort dans les fossés du château, épuisé par le sang qu'il avait perdu, n'eut pas même l'idée de se défendre.

— Tuez-moi, lâches ! dit-il en tombant aux pieds de Clotilde.

— Non, non, murmura Jean-sans-Peur d'une voix mourante ; il faut des exemples au pays : à la guillotine avec la ci-devant ! C'est assez bon pour les aristocrates.

Cependant mademoiselle de Cormeilles était depuis un quart d'heure debout, sans mouvement, dans un coin obscur du salon. Elle voyait et elle entendait sans pouvoir penser ni marcher. Il sem-

blait qu'un linceul de glace s'appesantît sur ses épaules; elle attendait la mort tout éperdue et tout épouvantée. Mais, quand elle vit reparaître Godefroy, elle s'élança vers lui et se jeta dans ses bras au moment même où Godefroy disait :

— Tuez-moi!

Godefroy n'eut pas la force de soutenir mademoiselle de Cormeilles sur sa poitrine; il n'avait qu'un souffle de vie; il retomba épuisé sur les dalles.

— Allons, dit le paysan qui avait voulu venger Jean-sans-Peur sur Godefroy, son affaire est faite; la ci-devant ira toute seule au tribunal révolutionnaire. Qu'on attelle les chevaux au carrosse, je la conduirai moi-même. On avait deux écus de six livres pour porter au gouverneur une louve égorgée, j'aurai davantage pour porter à la nation une aristocrate vivante.

Comme le paysan disait ces mots, Sibbécaï, qui s'était déchaîné, se précipita comme un lion vers Clotilde, la saisit dans ses bras, renversa tous ceux qui allaient s'opposer à son passage, et disparut si soudainement, qu'on le poursuivit en vain par tous les coins du château.

Les paysans rugissaient comme des bêtes fauves qui ont laissé échapper leur proie.

— Vous cherchez Clotilde, dit tout à coup Madeleine; Clotilde c'est moi!

— C'est celle-là!

Tout le monde entourait Madeleine.

— Oui, c'est moi! Que vous importe que ma cousine Madeleine ait disparu? Elle ne vous a pas fait de mal. Puisque vous me jugez coupable, saisissez-moi et condamnez-moi.

— Ce qui fut dit fut fait! s'écria un paysan en s'emparant de Madeleine avec une brutalité féroce.

Godefroy sembla se ranimer un peu.

— Faut-il l'achever? dit une voix d'enfant.

Le jeune homme souleva la tête et entr'ouvrit ses yeux mourants.

— Je ne demande qu'une grâce, dit-il d'une voix éteinte, c'est d'embrasser Clotilde.

Madeline tressaillit.

— Hélas! pensa-t-elle, ce baiser qu'il va me donner ne sera pas pour moi.

Elle tomba agenouillée et prit la main de Godefroy.

— Accordé! dit le fils du maître d'école. C'est le baiser de la mort; mais il faut que je voie cela.

On lui souleva la tête; il vit la jeune fille, les cheveux épars, les yeux pleins de larmes, qui regardait Godefroy avec angoisse et avec amour.

— Allons donc! dit-il d'un air impérieux, qu'on se dépêche un peu, sans faire de grimaces.

— Clotilde! Clotilde! murmura Godefroy.

Madeline se jeta tout éperdue dans les bras du

jeune homme. Leurs bouches se touchèrent, leurs âmes se confondirent dans le même élan d'amour.

## XI

### LA FONTAINE INACCESSIBLE OU VOULAIT BOIRE CLOTILDE

.....  
Cependant Sibbécaï avait emporté Clotilde au fond du parc, dans une chaumière à la mode du temps, depuis longtemps déserte.

Sarah, qui était parvenue à le rejoindre, passa le reste de la nuit à secourir Clotilde, à la porter dans ses bras comme un enfant.

L'effroi avait anéanti la jeune fille.

.....  
C'était au soleil levant. La matinée s'annonçait douce et sereine ; à peine si les feuilles s'agitaient légèrement sur les branches immobiles. Quelques nuages passaient çà et là sur le soleil sans presque le cacher.

Les bohémiens s'étaient mis en route, depuis une demi-heure, à travers la forêt.

Clotilde, toujours à demi morte d'épouvante, se laissait emporter sans résistance. On l'avait couchée sur l'âne, que Sarah conduisait par les chemins les plus doux. Sibbécaï soutenait une espèce d'oreiller

de menue paille d'avoine où Clotilde appuyait sa tête. Arrivée au bas de la fontaine aux Corbeaux, au pied du rocher gigantesque de la source, la jeune fille, subitement ranimée, se leva et tendit les bras.

Sibbécaï souleva l'oreiller.

— Mon père ! mon père ! dit Clotilde en se tordant les bras.

— Hélas ! mademoiselle, dit Sarah tristement, il n'en faut plus parler.

— Ne plus parler de mon père !... Ah ! je comprends... De grâce, laissez-moi descendre.

— Mais vous n'avez pas la force de faire un pas.

— Qu'importe ! je veux mourir à cette place plutôt que d'aller plus loin.

— Nous voulons vous sauver, car ils vous tueraient aussi.

— Est-ce que vous croyez que je veux vivre quand il ne me reste personne à aimer ?

— Personne ! c'est vrai, murmura Sibbécaï d'une voix sombre en regardant Clotilde avec une expression de douleur profonde.

Comme à ce moment on était dans un sentier creux, Clotilde, reprenant ses forces, se jeta éperdument sur un des bords. Sibbécaï, vif comme la flamme, arriva à temps pour la recevoir dans ses bras.

Elle le repoussa doucement et s'agenouilla sur l'herbe.

— Mon père! mon père! dit-elle encore, pourquoi ne m'ont-ils pas tuée avec vous? Accordez-moi la grâce de mourir, ô mon Dieu!

— Non, non! vous ne mourrez pas, dit le bohémien, qui s'était aussi agenouillé, lui qui n'avait jamais prié Dieu; mourir quand on a vingt ans et que le soleil luit!

— Monsieur, dit-elle en s'éloignant d'un pas, je vous remercie de m'avoir secourue et protégée; je n'ai qu'une grâce à vous demander: partez et laissez-moi. Si je ne meurs pas, comptez sur ma reconnaissance; si je meurs, je me souviendrai de vous là-haut!

Sibbécaï essuya deux larmes à la dérobée; il voulut parler encore, il n'en eut plus la force; les dernières paroles de Clotilde l'avaient abattu.

— Vous vous souviendrez de moi, dit-il enfin d'une voix troublée, et moi...

Il ne put achever. Sarah s'était arrêtée sous l'arbre voisin, ne sachant si elle devait attendre et n'osant dire un mot.

L'âne broutait l'herbe à ses pieds. La caravane était déjà au haut de la montagne. La vallée retentissait des cris aigus des enfants. Clotilde fit un signe d'adieu à Sarah.

— Voyez, reprit-elle sans regarder Sibbécaï, on vous attend; je vous ordonne de partir.

A peine eut-elle dit ces mots, que le bruit de la

complainte révolutionnaire : *Dansons la Carmagnole*, que les paysans chantaient devant le château, comme pour le braver encore, vint retentir jusqu'à elle et lui rappeler plus vivement les horribles scènes de la nuit. Elle tressaillit et se jeta tout éfarée dans les bras de Sibbécaï.

— Sauvez-moi! sauvez-moi! ils vont m'égorger!

Elle s'évanouit encore. Tout en la soutenant, Sibbécaï arracha deux ou trois touffes d'herbe humide de rosée et les secoua sur son front; elle rouvrit les yeux, mais elle n'eut pas la force de se relever ni de dire un mot. Le bohémien la replaça sur l'âne avec un pieux respect.

Sarah se remit en route après avoir baisé une main de Clotilde qui pendait sur la crinière de l'âne. Sibbécaï continua à lui prodiguer les soins les plus tendres et les plus délicats.

Quand on arriva près du précipice, Clotilde se leva et dit en entr'ouvrant les yeux:

— J'ai soif; donnez-moi un peu d'eau. N'est-ce pas, Madeleine, que je veux boire à la source? Où es-tu, Madeleine?

— Vous voulez boire de l'eau? dit Sarah; nous n'en avons pas. Si vous voulez du vin, il y en a là sous vos pieds, dans le panier.

— Je ne veux boire que de l'eau, de l'eau, reprit Clotilde, que dévorait la fièvre.

— Eh bien, dit Sibbécaï en la regardant avec un

sentiment inexprimable, il y a là une source, j'y descends et je reviens.

A peine eut-il parlé qu'il se jeta pour ainsi dire dans tous les dangers du précipice. Un rayon de joie passa, mais passa vite, sur le front de Clotilde. Elle était revenue à elle.

— Sarah, aidez-moi à descendre, je veux marcher un peu.

Sarah lui représenta qu'elle ne pouvait se tenir debout; mais, sur ses vives prières, elle lui tendit les bras.

Dès que Clotilde fut à terre, elle courut sur la roche aux Corbeaux, où enfant elle avait joué, où jeune fille elle avait rêvé.

Sarah la saisit avec inquiétude.

— Voyez-vous, Sarah, comme votre frère est intrépide!

— Je tremble, dit la zingara; ce n'est pas là un chemin fait pour les hommes, mais pour les oiseaux.

— Ah! reprit Clotilde, quel beau chemin que celui où personne n'a passé! Votre frère va me rapporter de l'eau de cette source vive; mais qu'il serait bien plus doux d'y descendre pour y boire! Voyez comme mon cœur bat: c'est la mort!

— Que dites-vous? vous m'effrayez!

— Sarah, embrassons-nous.

Sarah saisit Clotilde et la pressa sur son sein.

Clotilde pencha la tête sur l'épaule de la bohémienne et lui dit tout bas:

— Sarah, je ne le dirai qu'à vous, c'est votre frère qui me tue.

— Mon frère?

— Oui, Sarah, car je l'aime.

A peine eut-elle balbutié d'une voix éteinte ce fatal secret, qui lui dévorait le cœur et les lèvres, qu'elle se détacha vivement des bras de la bohémienne et se précipita dans le gouffre.

## XII

## LA FIN DU VOYAGE

Sibbécai entendit un cri déchirant de Sarah. Il était alors agenouillé à la source pour y puiser de l'eau. Il se leva et tendit les bras.

Clotilde tomba sur le roc voisin. Il parvint à grimper sur ce roc taillé à pic, où les oiseaux seuls avaient pu s'arrêter.

Elle respirait encore. Il la prit doucement et l'appuya sur son cœur.

Comme Sarah poussait des cris de désespoir, il lui dit avec transport:

— Pourquoi pleurer, Sarah? tu ne vois donc pas



que je suis heureux? Va, va rejoindre les autres; pour moi, *mon voyage est fini.*

Sarah joignit les mains et suivit avec terreur les mouvements de Sibbécaï. Il détourna les cheveux de Clotilde pour voir encore une fois cette angélique figure horriblement ensanglantée. Sarah remarqua un éclair de joie sinistre sur le front de son frère. Il essuya des larmes et contempla doucement Clotilde expirante, qui n'avait plus pour lui ni un mot ni un regard.

Tout à coup il la pressa sur son cœur avec un gémissement de douleur et d'amour; puis, appuyant ses lèvres de feu sur les lèvres éteintes de Clotilde, il se précipita avec elle au fond du gouffre.

Sarah entendit un bruit sourd; elle vit bouillonner les eaux; elle poussa un cri et tomba épouventée sur le rocher.

Les bohémiens, qui avaient entendu des cris, étaient revenus sur leurs pas.

— Sarah, que faites-vous là? Où est Sibbécaï? Pourquoi tous ces cris déchirants?

— Voyez, répondit la zingara en se levant toute pâle et toute chancelante.

Elle indiqua de la main le précipice.

— Il sont là tous les deux.

Les bohémiens se penchèrent au-dessus du rocher.

— Nous ne voyons rien.

L'un d'eux aperçut, sur la pierre où était tombée Clotilde, le chapeau à plume de Sibbécaï.

— Le chapeau de Sibbécaï!

— Tout au fond du gouffre, vous ne voyez pas les eaux encore agitées? C'est là qu'ils sont allés; c'est fini pour eux; mon frère me l'a dit: *Mon voyage est fini.*

### XIII

#### LA GUILLOTINE DES BOUTEILLES

Cependant, qu'étaient devenus Godefroy de Marginbault et Madeleine de Cormeilles après ce déchirant spectacle du baiser de mort, comme avait dit le fils du maître d'école?

Pourquoi l'âme de Godefroy n'était-elle pas restée sur les lèvres de Madeleine? il serait mort dans un dernier et solennel baiser sans reconnaître que ce n'était point Clotilde qu'il embrassait. Mais son cœur devait battre encore. Il reprit quelques forces et sembla se réveiller.

— Clotilde, murmura-t-il en passant la main sur ses yeux; où est Clotilde?